

1^{re} ANNÉE N°21

LE BONNET DE COTON

JOURNAL LYONNAIS
ILLUSTRE

Humoristico-Comique
PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

VENTE EN GROS
MESSAGERIES DE LA PRESSE
Rue Confort, 12.

LYON



11 NOVEMBRE 1876

LE BONNET DE COTON

JOURNAL LYONNAIS
ILLUSTRE

Humoristico-Comique
PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

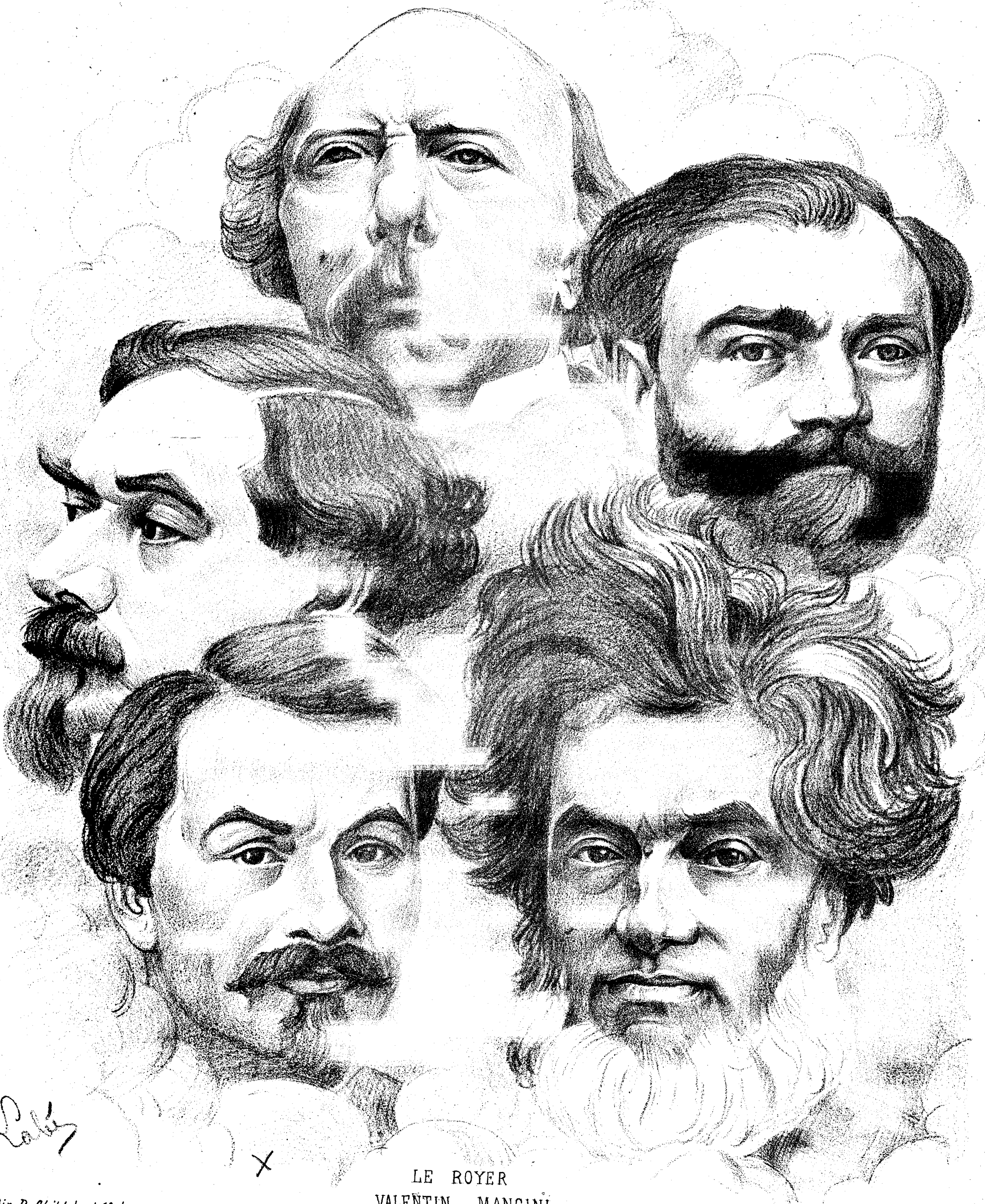
BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

VENTE EN GROS
MESSAGERIES DE LA PRESSE
Rue Confort, 12.

LYON

MM. LES SÉNATEURS DU DÉPT DU RHÔNE PAR LABÉ



Labé

X

LE ROYER
VALENTIN MANGINI
PERRET JULES FAVRE

Imp. Martin, R. Childebert, 19, Lyon



Salon

...ci, m'sieur.

Deux sous.



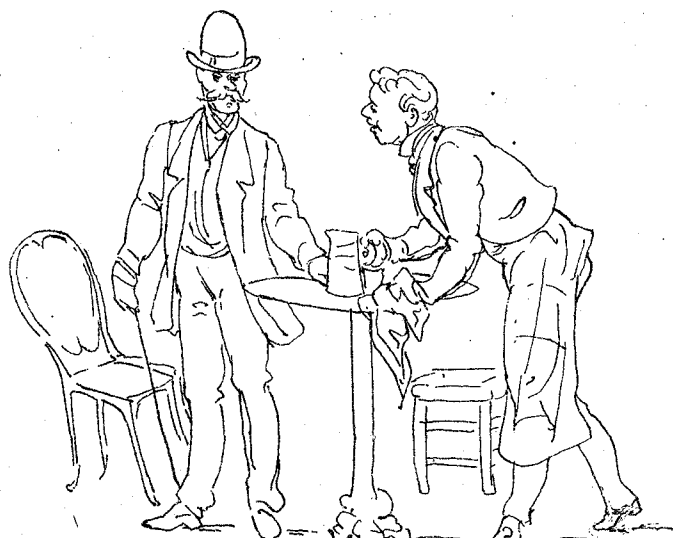
Trois sous.

Merci, monsieur.



Quatre sous.

Merci, m'sieur.



Cinq sous.

Je vous remercie, monsieur.



Six sous.

Je vous remercie, monsieur. Et il salue.



Huit sous.

Même formule, et il vous présente votre par-dessus.



Dix sous.

Je vous remercie, m'sieur, et il vous met votre par-dessus.



Au-dessus de dix sous.

On donne en plus un coup du parement de veste à votre chapeau.



Vingt sous.

On vous reconduit jusque sur le seuil, et on vous dit : « A l'avantage de vous revoir. »



C'était un soir de chasse.

Un soir peu éloigné : le soir de la belle journée de dimanche passé.

Le froid, la pluie, le vent, le brouillard, la maladresse, l'inexpérience, et surtout l'absence de gibier dans nos carnassières, n'étaient pas encore parvenus à éteindre en nous le feu sacré.

Nous sommes donc excusables : qu'on me pardonne si je vais raconter, non pas les exploits de notre journée, ce qui serait peu intéressant, vu qu'il ne s'est agi ni d'ours, ni de tigres, mais les historiettes, plus ou moins authentiques, plus ou moins neuves (ne discutons pas cela), que chacun dut raconter à la fin du souper.

Vous n'ignorez pas que, dans une partie de chasse bien organisée, le souper tient un des premiers rangs, pour ne pas dire le premier.

Or, nous étions cinq chasseurs parmi lesquels deux Gascons.

En tout dix convives.

Vous ne doutez pas non plus que le nombre était mis au complet par les dames.

Elles durent, elles aussi, narrer quelque fait, autant que possible, se rapportant à la chasse.

Ce qu'elles firent, du reste, avec la meilleure grâce du monde.

Plus d'un lecteur, et surtout plus d'une lectrice, voudrait bien que je leur mette sous les yeux les drolatiques histoires que ces dames surent trouver.

Non... je veux être discret : je l'ai promis.

On tira donc au sort.

Mon voisin de droite, un Nivernais, fut désigné.

Avant, dit-il, de raconter un fait qui m'est personnel et dont je peux garantir l'authenticité, qu'on me permette de rappeler que l'ouverture de la chasse a eu lieu le 27 août dans le Cher et le 3 septembre seulement dans la Nièvre.

Attendre jusqu'au 3 septembre, lorsque le 27 août je pouvais non loin de chez moi me livrer à mon exercice favori, c'était impossible.

Et puis, ce mot d'ouverture électrise, on ne se sent plus.

Je prenais donc, le 27, un billet pour le Guézin.

Le lendemain, à l'aube, j'étais en guerre, et, le soir, j'étais chargé d'un beau lièvre et de quelques perdrix.

Je m'en revenais par le chemin de fer, sans nul souci, content de ma journée et savourant d'avance le bon civet que *ma fidèle* allait me confectionner, quand un voisin de banquette me dit :

— Vous oubliez, sans doute, qu'il est interdit d'entrer du gibier dans un département où la chasse n'est pas encore ouverte. Vous allez être dans la nécessité de jeter votre lièvre par la portière avant l'arrivée du train. Autrement, vous ne pourrez pas l'échapper. C'est dommage, pourtant.

— Diable ! c'est bien vrai... fis-je en grimaçant, car la chose ne m'allait pas du tout ! jeter un trois-quarts par la portière !...

Et je ruminai le moyen à prendre pour sauver mon lièvre.

Quelques instant avant l'arrivée du train, j'avisai une superbe nourrice dont les bras berçaient un gros nourrisson.

— Pardon, Madame, voudriez-vous me rendre un petit service ?

— Lequel, Monsieur ?

— Confiez-moi votre poupon cinq minutes, le temps de passer devant l'octroi. Prenez mon lièvre à la place, roulez-le dans les langes du bébé et continuez de le porter avec toute la gravité d'une nourrice. Je réponds de tout.

Ce qui fut dit fut fait.

— Je voudrais en être le père ! dit l'employé de l'octroi, en lorgnant galamment la nourrice et le prétendu poupon.



Bravo ! bravo ! furent les cris qui accueillirent la fin de l'histoire, et l'on ajouta que si jamais l'on avait à se tirer d'un mauvais pas, on lui demanderait conseil.

Le deuxième désigné par le sort fut mon vis-à-vis, le maître de la maison.

Mes chers amis, dit-il, vous m'avez fait honneur et plaisir de venir passer chez moi cette bonne journée. Je vous en remercie, mais avez-vous remarqué que je n'ai presque pas touché au lièvre ?

En voici la raison :

Il y a un an à peu près, une idée folle me traversa l'esprit ; je voulus, moi aussi, connaître les plaisirs de la chasse. J'achetai donc l'attirail nécessaire et je partis le soir même pour Châtillon où habite un de mes amis (vrai farceur), qui s'écria en me voyant : Ah ! sapristi ! comme ça tombe mal ! je ne pourrai pas aller avec toi. Ma femme est indisposée : tiens, voilà précisément les pilules qu'elle doit prendre demain matin et jours suivants.

— C'est contrariant. Il me faudra donc chasser seul. Pourtant, j'étais venu te trouver, comptant sur ta compagnie et sur ton expérience. Si j'avais voulu chasser seul, je serai resté chez moi, où il n'y a pas mal de gibier. Mais ça ne fait rien, le devoir avant tout. J'irai seul.

Et pendant la veillée nous nous mîmes à fabriquer ensemble les cartouches, causant, fumant, buvant ; moi je mettais la poudre et lui le plomb.

Le lendemain matin, j'étais en campagne. Tout à coup, à deux pas devant moi, ma chienne tombe en arrêt et lève un magnifique lièvre. Je le tire presque à bout portant, et il reçoit toute la charge dans son arrière-train.

Je reviens chez moi enchanté. J'invitai quelques intimes, et deux jours après nous mangions le produit de ma chasse. Tout à coup, mon voisin de droite



Edonc, Bédouret, toi qui t'y connais au théâtre, à la 3^e acte, les z'Huguenots sont ben z'à droite.

Si t'étais-t-un homme, vois-tu, malheureux !

pâlit, mon vis-à-vis l'imite, un troisième se tord dans d'atroces convulsions, et moi-même je ne me sens pas à mon aise. Tous nous quittons vivement la table, et... dix minutes après, blêmes, la sueur au front, et éprouvant toujours de cruelles douleurs dans l'abdomen, nous cherchions à nous expliquer la cause de ce phénomène, quand on m'apporta une lettre. Elle venait de Châtillon et était ainsi conçue : « Je te renvoie le plomb que tu as oublié chez moi. Ne pourrais-tu pas me dire ce que sont devenues les pilules que je destinais à ma femme ? Il m'a été impossible de mettre la main dessus. »

Ce fut un trait de lumière. Les pilules en question avaient servi à tuer l'animal, et nous étions tous victimes de cette déplorable imprudence.

Voilà pourquoi je n'aime plus le lièvre.



Cette histoire fit rire, mais causa des appréhensions ; on se tâtait, on regardait la figure du voisin. Les dames surtout étaient inquiètes. Mais tout cela passa vite en songeant qu'aucun farceur n'avait travaillé à la confection de nos cartouches.

Passons à la troisième histoire.

Elle fut dite par un Gascon.

Mesdames et Messieurs, je serai bref.

On a raconté sur le chien de chasse des choses merveilleuses et tellement merveilleuses, qu'on se demande si c'est bien vrai ou s'ils n'ont pas une intelligence supérieure à celle des hommes. Moi, j'ai eu une chienne, elle s'appelait *Diane*, mais une chienne comme je n'en ai jamais vu. Je ne crois pas qu'on puisse en trouver de pareille.

Il y a deux ans, figurez-vous, elle mit en arrêt un superbe lièvre, attendant que j'aie tiré. O malheur ! j'avais oublié mes cartouches. Je cours en emprunter à une ferme voisine. Je reviens : impossible de reconnaître l'endroit.

Un jour, deux jours se passent, ma chienne ne revenait pas. Je ne savais que penser sur ce qu'elle

était devenue. Diane... pourtant, si fidèle... elle ne pas revenir.

Huit mois après, je repassais, par hasard, dans le même endroit où je l'avais laissée. Eh bien !... j'ai retrouvé son squelette ainsi que celui du lièvre !!!

Ils étaient morts dans cette position.



On rit beaucoup ; comme vous pouvez en juger, mais comme le sort venait de désigner l'autre Gascon, on comprit qu'on allait avoir de nouveau du renchéri.

Effectivement.



Il se leva et entama le récit d'une grande chasse dans les Pyrénées, chasse dans laquelle il s'était trouvé tout à coup en présence de trois ours.

— D'un coup de fusil, poursuivit-il, je cassai la tête au premier ; j'ouvris le ventre au second, à l'aide de mon couteau de chasse. Mais restait le troisième, un animal terrible, au poil hérissé, aux yeux sanglants, aux dents longues d'un pouce... Il s'élança sur moi, et... devinez le reste.

Le Gascon jeta autour de lui un regard calme et sérieux.

— Que fit le troisième ours ? interrogea toute l'assistance avec anxiété.

— Il me dévora, parbleu ! répondit-il en se versant tranquillement un verre de Bordeaux.

Après une histoire semblable, vous me permettrez bien de ne pas raconter la mienne.

E. DE TOULONRIT.



LE MÉDECIN ET L'AMOUR

Tous deux s'en vont courant, trottant, Ils sont tant soit peu charlatans, Voilà la ressemblance.

L'un s'en va quand nous allons bien, L'autre, quand nous ne valons rien, Voilà la différence.

Oscar PITON.

PENSÉE D'UN SAPEUR NON BARBU

Je préfère mon thé aux petits gâteaux qu'à l'échaud.

COLOUVISTITI.

RÉFLEXION ALCOOLIQUE

L'absinthe c'est le phylloxera du genre humain.

COLOPHANE.



